

## Partis de leur OM<sup>1</sup>, les lamas perdus du Bouddhisme

Avant même de savoir lire, ils ont été reconnus comme la réincarnation de légendes du Bouddhisme tibétain, comme le Dalai Lama. Devenus de jeunes adultes, ces réticents maîtres spirituels en puissance abandonnent la robe de moine pour devenir des rappers ou des cinéastes, dénonçant les abus sexuels dans les monastères bouddhistes.

*Par Joseph Hooper*

*Revue Details, Août 2012*

<http://www.details.com/culture-trends/critical-eye/201208/leaving-om-new-buddhist-lifestyle>

Pendant la pause d'une session de mixage, dans un studio d'enregistrement à Milan, Gomo Tulku, un artiste de Hip Hop tibétano-américain, joue le sample qu'il va insérer dans l'intro de son premier single – un ensemble vocale qui ressemble étrangement à un chant du Bouddhisme tibétain. Un de ses producteurs italiens l'avait programmé sur son clavier, et quand Gomo l'a entendu pour la première fois, se rappelle-t-il, il a dit « c'est une drogue, je le veux. Yo, c'est ma culture ! ».

Assis derrière la console multi-pistes, il pivote sur sa chaise Aeron et discute avec les ingénieurs qui travaillent sur le mix (« Si, perfectò, bello »). Gomo Tulku ressemble comme deux gouttes d'eau à un aspirant rapper : jeans, doudoune noire, chapeau Pork Pie gris, lunettes oversize noir et or Super (la marque milanaise préférée de Jay-Z et de Rihanna). Mais le jeune homme de 23 ans n'est pas vraiment le tombeur qu'il incarne dans la vidéo de son premier single, « Photograph », où il boit dans un club et conduit une limousine pendant qu'une foule de beautés italiennes à longues jambes l'assaillent. Gomo est connu comme « le lama rapper ». On l'a préparé toute son enfance à devenir un lama de haut rang, et la vidéo a causé un tollé mineur au sein de la communauté bouddhiste en ligne. Mais Gomo ne boit quasiment pas d'alcool, et il insiste sur le fait que « Photograph » est une chanson de rupture salutaire sur la seule histoire d'amour qu'il a eu depuis son départ du monastère. « Ecoutez les paroles ! » dit-il. Le style beau gosse du hip hop était une idée de son directeur italien.

Le mot tulku, dans le nom de Gomo, fait référence à son statut –dans la tradition tibétaine, un tulku est la réincarnation d'un haut lama récemment décédé, « reconnu » dans un jeune garçon par le biais d'une procédure mystique de présages et de visions. Gomo a été consacré par le Dalai Lama lui-même, et l'histoire de la propre reconnaissance de ce dernier est bien connue en occident –un jeune paysan venu d'un coin paumé arrive comme par magie à identifier les possessions préférées de son prédécesseur- ce qui a servi de base à une publicité de 2002 pour les M&M.

Gomo a appelé son single « Take One » (première prise), parce que « c'est ma première prise, la première véritable expérience de ma vie en tant que laïc dans ce monde matérialiste », dit-il. Gomo, tibétain né au Québec et élevé au Canada, dans l'Utah et en Inde, a suffisamment de bon sens pour comprendre que les années qu'il a passées en tant que moine au crâne rasé constituent une irrésistible trame de fond pour un MC. Sa boucle sonore digitale – un grondement hypnotique de Oms qui ressemble à un croisement entre le coassement du crapaud-buffle et une guimbarde baissée de plusieurs tons- « évoque un univers de moines en robes bordeaux et safran soufflant dans des trompettes en os. Mais cela pose également la

---

<sup>1</sup> Jeu de mot avec « home » qui signifie « chez soi »

question suivante : quand le Dalai Lama, âgé de 77 ans, quittera la scène, ce monde fait de 1500 ans de traditions religieuses et d'explorations spirituelles se réduira-t-il à un ersatz samplé dans une chanson hip hop ?

L'Amérique a été colonisée par le Bouddhisme tibétain à un degré extraordinaire. Le noyau de la communauté comprend peut-être 100 000 pratiquants purs et durs dans tout le pays.

Tout autour, gravitent plusieurs millions de voyageurs spirituels qui vont peut-être acheter les best-sellers du Dalai Lama ou assister à ses conférences (il a acquis un statut de rock-star, depuis qu'à New York il a attiré une foule de 65 000 personnes venues à Central Park juste pour l'entendre parler). Aider à alimenter le phénomène est un pouvoir soft (mais réel) qui rend sa cause célèbre et constitue une deuxième religion dans le monde de la solidarité : des stars d'Hollywood comme Richard Gere gravitent dans l'entourage américain du Dalai Lama, les concerts constellés de stars organisés par feu Adam Yauch des Beastie Boys (qui était pratiquant du Bouddhisme tibétain) pour soutenir la cause tibétaine, sans oublier les statues de Bouddha, les thangka<sup>2</sup>, et les drapeaux de prières qui ornent les studios de yoga du coin et les clubs de forme dans tout le pays.

Pour les centaines de tulkus tibétains qui ont atteint leur majorité après la prise de pouvoir de leur pays par la Chine en 1959, l'Inde est peut-être le pays où ils peuvent servir au monastère, mais c'est en occident que se trouvent les étudiants, la presse, et l'argent.

Pourtant il est difficile de savoir si le système des tulkus – qui, depuis ses débuts à l'époque médiévale, a été beaucoup plus une histoire de transfert du pouvoir monastique que la reconnaissance d'un génie spirituel- peut continuer à faire progresser l'engagement du Dalai Lama avec l'occident. Le jeune Karmapa est l'héritier présomptif au rôle de ce dernier en tant que représentant mondial du Bouddhisme tibétain. Il se morfond dans le nord de l'Inde, en raison de tensions politiques en rapport avec la Chine. En son absence, les jeunes tulkus occidentalisés pourraient être la clé pour attirer une nouvelle génération d'Américains vers le Bouddhisme tibétain. Le problème, c'est que ces tulkus cosmopolitains, sceptiques quant-au fait d'être des lamas décédés, ne sont pas sûrs de vouloir le job.

## Gomo Tulku : le Sutra d'un rapper

Le sort de Gomo semble avoir été scellé à l'âge de 3 ans, lorsque le Dalai Lama a déclaré qu'il était la réincarnation du grand-père du garçon, un éminent lama tibétain. Quand la lettre de reconnaissance officielle arriva du bureau de sa Sainteté, la pieuse mère de Gomo fut « à la fois triste et heureuse », dit-il. Elle perdait son fils qui devait partir au monastère mais, selon la tradition bouddhisme tibétaine, elle retrouvait l'esprit de son père. Les premières années de la vie de Gomo furent nomades : né et élevé dans la ville francophone de Montréal, à l'âge de 5 ans il partit avec sa mère (ses parents avaient divorcé) pour Bountiful, dans l'Utah, banlieue essentiellement mormone de Salt Lake City. Quand il eut 6 ans, la mère et l'enfant (unique) voyagèrent jusqu'au minuscule village toscan de Pomaia. L'année suivante, le Dalai Lama coupa les cheveux de Gomo, première étape de son initiation à la vie monastique. « Je me souviens que j'étais nerveux », dit Gomo, « il avait une telle présence ». Pendant son intronisation, Gomo était assis sur un trône élevé couvert de brocards, pendant que des centaines de moines et d'étudiants occidentaux se

---

<sup>2</sup> Peintures sacrées sur toile

pressaient pour voir de plus près ce nouvel enfant lama. « Je me disais « Waouh, c'est incroyable », se rappelle-t-il. « Il y avait des photographes de douzaines de journaux et agences de presse du monde entier ». Il retourne au langage hip hop : « les flics, le 5-0<sup>3</sup>, étaient là et les repoussaient ».

Après une journée entière au studio, Gomo et moi partons pour un trajet de 4h vers le sud, direction Pomaia. Nous arrivons à minuit. Là, dans une villa en pierre du 19<sup>ième</sup> siècle, se trouve l'institut Lama Tsong Khapa. « Le petit Tibet de Toscane » (comme le décrit un site web touristique) est une étape régulière pour des éminences comme Richard Gere ou le Dalai Lama. Une imagerie stéréotypée de *Bella Toscana* - des cyprès maigres et coniques, un paysage joli et broussailleux d'herbes parfumées - se marie bien avec des ajouts plus récents comme des drapeaux de prières et un moulin à prière géant en cuivre.

Le matin, au milieu des statues dorées de Bouddha de la salle de méditation, des tapisseries de soie, et des portraits du Dalai Lama, Gomo apporte une détermination feutrée à ses prières.

« Ca me ramène à l'époque où j'étais au monastère », dit-il après avoir fini ses prosternations. « Nous avons l'habitude de prier tout le temps. Dès que je reviens dans ce genre d'endroit, j'essaie de toujours avoir de bonnes pensées, de bonnes intentions, j'essaie de me souvenir du but que je poursuis ». Gomo n'a passé qu'un an à Pomaia avant d'être envoyé au monastère de Sere Je dans le Mysore, en Inde. Il lui a donné, en tout, 12 ans de sa jeune vie. Ses journées en tant que moine se déroulaient de la façon suivante : debout à 6h du matin, prières, chant, mémorisation de textes, page après page, et pratique des débats logiques bouddhistes jusqu'à minuit environ tous les soirs. « J'en ai bavé », dit-il, « pas de ce qu'on me donnait, mais beaucoup plus de ce qu'on m'avait enlevé ». Pas besoin d'un expert de Dylan pour déchiffrer les paroles de sa chanson « Lost and Found »<sup>4</sup> : « tout est parti, tout est parti, les baisers de ma maman me manquent / essayer de faire grandir un enfant / en le laissant tout seul / destiné à être sur un trône/ ... Pourquoi n'es-tu pas restée, pourquoi n'es-tu pas restée ? »

Gomo est resté un bon soldat monastique jusqu'à l'âge de 15 ans, quand une idée audacieuse s'est emparée de lui : retrouver sa mère pour une année de lycée en Amérique. A Bountiful, c'était le gamin asiatique bizarre qui parlait un anglais fait de bric et de broc et « avait probablement l'air d'un crétin ». Il avait encore ses vœux de moines - pas de sexe, pas d'alcool -, ce qu'il cachait à ses camarades de classe, excepté à son meilleur ami. « Je voulais être capable de faire l'expérience de cette vie de même », dit-il. « S'ils avaient su que j'étais un lama, ça aurait été un désastre ». Mais comparé à sa vie d'avant, ce séjour était une libération pure et simple. Son moment d'illumination sous l'arbre de la Bodhi eut lieu quand il entra dans une nouvelle boutique Apple à Salt Lake City et vit la vidéo de T.I. « Bring Em Out », qui passait sur un Ipod de 60 gigas récemment sorti. Ce morceau cru de gangster rap le « bouleversa », dit-il. « Quelque part son énergie fut une révélation ». Bien qu'il eut fortement soupçonné qu'il n'allait pas garder la robe de moine, Gomo retourna à Sere Je pour boucler les trois dernières années, obtenant l'équivalent d'un baccalauréat monastique, parce qu'il voulait finir ce qu'il avait commencé –ou ce qu'on lui avait fait commencer. La musique, particulièrement le hip hop, était vitale pour lui, sous la forme d'un casque audio et d'un lecteur de cd portable. « Je passais des heures à écouter de la musique jusqu'à, mettons, cinq heures du matin », dit-il. « Je me sentais connecté à elle, comme si c'était mon meilleur ami, une chose qui

---

<sup>3</sup> Police en argot américain

<sup>4</sup> « Perdu et trouvé »

me comprenait. Mon serviteur frappait à la porte et me disait quelque chose du style, « Yo, rinpoché, il faut aller au lit maintenant ».

Il y a trois ans il a rendu ses vêtements de moine et il est retourné à Pomaia. Son enseignant monastique principal fut compréhensif, et il dit qu'en dépit de la déception, même sa mère lui dit « tant que tu ne dis pas le mot « f... »<sup>5</sup> dans tes chansons ça me va ». Cela fait un an et demi qu'il habite à Milan, et à l'exception d'une brève histoire d'amour avec une étudiante guatémaltèque dans le cadre d'un programme d'échange, il poursuit une carrière musicale avec une dévotion monacale, vivant d'une allocation versée par des bienfaiteurs italiens.

Bien que l'an dernier il ait été proclamé Meilleur Chanteur lors des Tibetan Music Awards<sup>6</sup> sur la base de son unique single en ligne (« Photograph »), Gomo peut assez bien être décrit comme un petit poisson dans un petit étang. Il attend, anxieusement, que l'industrie de la musique le sorte de l'obscurité. Dans son studio de Milan, il écoute en boucle le play-back de « Let Me Down », dans lequel il rappe : « Impossible de s'étouffer, je me sens comme la cravate/ du dirigeant qui vous dit si ce que vous avez fait de mieux/ sera suffisant... Peur d'avoir l'air ridicule, mais j'ai assez de courage pour le faire/ Si tu as jamais douté de tes rêves/ Passe juste cette merde en boucle ».

Il écrit des mélodies bien construites, moitié rappées moitié chantées, prononcées d'une voix légère et douce –qui fait penser à Chris Brown ou à Drake avec une bonne dose de boys band. La branche italienne de Universal Records aime ce qu'elle a entendu, mais il attend encore de signer pour un disque. Jusqu'ici, les lamas les plus anciens ont gardé le silence sur son choix de carrière. J'ai demandé à Gomo quelle peut être la réaction du Dalai Lama. « Il consulte mes vidéos sur YouTube –et, « C'est chaud ! », plaisante Gomo. Puis, dans un style plus sérieux qui n'est jamais loin derrière le vernis hip hop : « Je serais honoré s'il avait entendu parler de moi. En fait je pensais aller le voir. Voyons d'abord ce qui se passe avec ma musique, et si les choses commencent à mûrir, j'irai peut-être lui l'expliquer ».

## Ashoka Mukpo : l'ombre blanche du Bouddhisme

Quand votre père est un juif New Yorkais, votre mère une aristocrate anglaise, et votre nom Ashoka Mukpo, vous passez beaucoup de temps à répondre à des questions sur votre identité. « Quand je rencontre quelqu'un, ça se produit dans les 20 secondes, je dois expliquer toute ma vie », dit Ashoka, 31 ans. « En général je dis juste, « Oh, mes parents étaient des hippies ». Si je suis dans une situation plus formelle, je dit « Oh, mon beau-père était tibétain ». Et s'il parle à quelqu'un qui connaît quelque peu l'histoire de l'arrivée du Bouddhisme tibétain en Occident, il dit la vérité. « Je dis alors, « mon père est Chogyam Trungpa », et Dieu sait quel genre conversation absurde va suivre ».

La mère d'Ashoka, Diana, a épousé Trungpa à l'âge de 16 ans, et elle a pris son nom tibétain, Mukpo. Elle était à ses côtés dans les années '70, pendant qu'il construisait un empire dérivé du mouvement hippie à Boulder, Colorado, et obtenait une renommée culturelle encore plus grande, en tant que gourou d'Allen Ginsberg et de Joni Mitchell. Contrairement au Dalai Lama, qui s'en tient aux fondamentaux du Bouddhisme –réduire les souffrances de la vie- Trungpa a initié ses étudiants à

---

<sup>5</sup> « Fuck » (équivalent approximatif de « putain »)

<sup>6</sup> Version tibétaine des Victoires de la Musique

l'aspect tantrique de la tradition : l'effort pour libérer les énergies de la vie quotidienne afin d'avancer plus vite sur le chemin de l'éveil. Sa communauté, finalement appelée Shambhala, était connue pour ses fêtes alimentées par l'alcool et le sexe, dont on disait pour les justifier qu'il s'agissait d'exercices tantriques – transformant le poison de l'alcool ou libérant chacun de l'attachement à l'amour romantique conventionnel. « Je ne sais pas, mec », dit Ashoka. « Je pense que si ça se passait maintenant et à mon âge, et que je tombais sur une bande de blancs et sur toute cette merde insensée qui se passait à l'époque, je serais parti en courant ». En 1980 Trungpa était devenu de plus en plus fantasque, et Diana, bien qu'elle lui fut restée dévouée, prit un amant, Mitchell Levy, médecin personnel de Trungpa. La propre infidélité de Trungpa ne fut jamais en cause –depuis la puberté il avait toujours ouvertement fait preuve d'une grande liberté sexuelle. A la naissance d'Ashoka en 1981, sa peau blanche comme neige fit sensation dans la salle d'accouchement. Trungpa, fidèle à son credo de « folle sagesse », n'en fut pas perturbé. « J'étais son fils », dit Ashoka. « Le fait que je ne sois pas né de lui n'avait aucune importance, j'étais son fils ».

Ashoka fut reconnu comme tulku à l'âge de 8 mois. Le précédent Karmapa appela Trungpa pour lui annoncer qu'il avait rêvé qu'Ashoka était la neuvième réincarnation de Khamnyon Rinpoché. Ils l'appelaient « le Yogi Fou du Kham », dit Ashoka en parlant de son prédécesseur spirituel. « Il avait un peu une réputation d'homme sauvage, et je ne pense pas lui être fidèle ».

Ashoka, qui vit à Londres avec sa petite amie, est à New York City pour une conférence des Nations Unies. Vêtu d'un costume gris à fines rayures en lieu et place de ses habituels jeans et t-shirt, il ressemble vaguement à un jeune Jeremy Piven. Il est intelligent et bien remonté, guidé par un idéalisme qui l'a conduit à travailler pour Human Right Watch<sup>7</sup>, organisme à but non lucratif, pendant trois ans quand il a quitté la fac, et plus récemment à rejoindre « The London School of Economics », où il a obtenu sa maîtrise en développement international. A l'automne il va rejoindre une organisation à but non lucratif qui travaille sur les droits fonciers au Liberia. « En réalité c'est plus cool que ce que pensent les gens », dit-il.

Après la mort de Trungpa en 1987 à l'âge de 48 ans, conséquence de l'alcoolisme qui avait accompagné sans relâche son mode de vie débridé, Levy et Diana se marièrent et emmenèrent Ashoka à Providence, où leur vie de famille se rapprocha de la norme américaine. Mais Ashoka avait toujours su qu'il était promis à un destin particulier en tant que chef spirituel, ce qui était excitant, comme un super pouvoir secret, mais lui donnait aussi l'impression d'être anormal. Il se souvient du moment où ses parents lui proposèrent d'emmener à son entraînement de basket deux moines tibétains venus de leur monastère en Inde pour leur rendre visite. « Je leur ai dit « Vous ne vous rendez vraiment pas compte à quel point c'est incompatible avec l'image que j'ai de moi, là tout de suite », dit Ashoka. « Quand on a 15 ans on ne peut pas dire, « mec, je suis la réincarnation d'un maître spirituel venu des montagnes du Tibet, et mon père était ce coureur de jupons alcoolique, génie de la folle sagesse tibétaine », sans que les gens pensent qu'on est zarbi de chez zarbi. Maintenant c'est juste chiant ».

Le problème d'identité d'Ashoka devint poignant lors d'un voyage familial au Tibet quand il eut 22 ans. « Mon titre et mon rôle sont vraiment significatifs pour les gens », dit-il. « Des vieilles dames et des enfants s'approchaient de moi en pleurant. Des paysans dépourvus de tout m'offraient leurs économies d'une vie. Bon sang,

---

<sup>7</sup> Observatoire des droits de l'homme

quelqu'un a approché un bébé malade de mon visage et m'a demandé de lui souffler dessus. Je l'ai fait. Je ne peux pas être le genre de mec qui dit, « Tout ceci n'a aucun sens pour moi, désolé ! » Parfois j'ai vraiment le sentiment que je n'ai jamais décidé de prendre ce titre, mais maintenant j'ai l'impression qu'on m'a donné la possibilité de l'abandonner. »

Ashoka est en route pour une cérémonie de commémoration du 25<sup>ième</sup> anniversaire de la mort de Trungpa au Centre de Méditation de Shambhala dans le quartier de Chelsea à Manhattan –un des 165 centres qui, comme ses douzaines de best-sellers, maintient l'héritage de Trungpa. Nous arrivons tard dans la salle aux tentures bordeaux et safran, bondée de New-yorkais de 20 à 30 ans. Après avoir passé environ une heure assis par terre sur des coussins, à méditer et à chanter, des bénévoles font passer des assiettes de souper communautaire et des tasses de saké, la boisson favorite de Trungpa.

Ashoka participe, mangeant et buvant joyeusement. Mais s'aventurer au-delà de ces rituels pour vivre et enseigner comme un lama tulku ne lui arrivera pas dans cette vie. « Pour moi, cela n'a pas de sens de s'aventurer trop loin dans les méandres de la culture tibétaine », dit-il. Non pas qu'il ait ressenti une quelconque pression de la part de l'establishment bouddhiste tibétain. « Il leur est facile de me condamner. Je suis le mec blanc. »

## Kalou Rinpoché : le fils prodigue

Kalou Rinpoché, 22 ans, est l'une des étoiles les plus brillantes et l'un des plus grands espoirs du Bouddhisme tibétain. Il est à la tête d'une multinationale du bouddhisme tibétain mondiale comprenant 44 monastères et centres d'enseignement, dont 16 aux Etats Unis, qui drainent des milliers d'étudiants et de disciples. Il a hérité de bon nombre de ces adeptes, ayant été reconnu à l'âge de 2 ans comme la réincarnation de Kalu Rinpoché, décédé en 1989 et qui fut l'un des lamas les plus influents en Occident en dehors du Dalai Lama.

Le Jeune Kalou voyage partout dans le monde, le plus souvent seul, pour rendre visite à ses centres de méditation et à ses monastères, ou juste pour s'amuser dans des pays où les visas sont accordés facilement. Son véritable monastère est en ligne –Kalu se qualifie lui-même de « premier Facebook rinpoché », gérant un réseau de pages personnelles et publiques avec des milliers d'amis et de « j'aime ». « La plupart sont des jeunes de son âge qui ont découvert qu'il était plutôt cool de recevoir un message personnel d'un lama authentique.

Kalou est un beau jeune homme lisse, agile, aux tempes dégarnies, avec de longues pattes, et une casquette de roadster blanche –quelque chose comme la version branchée d'un caddy de golf. Une ambiance pop star émane de lui, assez appropriée compte tenu de son style de vie. Après une série de sessions sur Skype, notre première constatation est qu'il se trouve dans un hôtel à Hong Kong, et non en Inde, comme ses posts sur facebook pourrait le faire croire à ses « amis ». Il aime aussi jouer avec son identité. Ce printemps, sa page facebook personnelle a affiché les noms divers de Kalu André (il adore Paris et en est parti uniquement parce que son visa avait expiré), Kalu Skrilles (il est fan de Skrillex), et George Kalooni (juste parce que).

Né dans une famille tibétaine privilégiée, vivant à la fois en Inde et au Bhoutan, Kalu a absorbé la culture occidentale au compte-goutte quand il était enfant dans son monastère près de Darjeeling, en Inde. « Nous étions 200 à partager un petit poste

de télé », dit-il. « Nous regardions Van Damme et Arnold Schwarzenegger ». Il a appris l'argot anglais en regardant des films américains et en écoutant de la musique (les Backstreet Boys étaient à la mode). « Depuis que je suis gamin », dit-il, « je ne me suis jamais dit « c'est l'Occident ». Je me suis dit « c'est la réalité, c'est ce que je veux ». Quand il a quitté la vie monastique il y a deux ans, pour débiter sa carrière d'émissaire mondial, il a avalé une décennie de culture populaire en une seule bouchée de géant. Ses préférés sont, en musique, Foster the People et Deadmau5 ; à la télé, Gossip Girl (plein de coups de théâtre), et au cinéma, The Hangover<sup>8</sup>. « Je suis fan du premier, le second n'était pas aussi bon », dit-il. « J'aime Bradley Cooper. Il est très séduisant. »

Malgré tous les plaisirs d'une vie sociale en réseau, Kalu est solitaire, Petit Prince bouddhiste à la dérive sur une cyber-astéroïde. « En fait, je n'ai jamais eu de vrai ami », dit-il. « Je n'ai jamais senti que telle ou telle personne était mon ou ma meilleure ami(e). Avoir quelqu'un dans sa vie est une autre histoire. » Il y a un an environ, il a failli se marier avec une jeune tibétaine fortunée, et en ce moment il fait une pause avec sa petite amie argentine. Un peu plus tard cependant, il s'excuse d'avoir dit qu'il n'avait pas d'amis –« J'étais un peu éméché et déprimé »- et le réitère presque mot pour mot, mais en disant de la solitude qu'il « peut la gérer ».

Pour apprécier Kalu il faut voir en lui deux choses en même temps. C'est un gamin tourmenté et un adepte spirituel dont les dons ont été affinés au cours de la traditionnelle retraite de 3 ans qu'il a faite à l'adolescence –dont la dernière année a été consacrée à la pratique quasi constante de la méditation et du yoga. Kalu reconnaît qu'il est temps de contrôler un peu mieux une vie qui a été marquée par un chaos émotionnel. Il a mis de côté son projet d'étude des religions comparées au sein d'une université américaine, afin de garder un peu d'autorité sur son organisation. Pourtant, les lamas supérieurs de son ordre ont du intervenir pour combler le vide créé par son mode de vie bohème et sa propension à dire tout ce qui lui vient à l'esprit.

En septembre dernier, après une session d'enseignement à Vancouver, quelqu'un dans l'auditoire a interrogé Kalu sur les abus sexuels dans les monastères. Il a répondu qu'il y était sensible parce que lui-même avait été agressé. Cela a semblé briser le mur qui avait séparé hermétiquement ses traumatismes personnels de son personnage public souriant, qui avait l'aura d'un Dalai Lama plus actuel et plus branché. Deux mois plus tard, Kalu a regagné son port d'attache temporaire à Paris, où il a tourné une vidéo qu'il a posté sur facebook. Intitulée « les confessions de Kalu Rinpoché », la vidéo a connu un succès modeste sur YouTube, et a fait de lui un paria dans le monde du bouddhisme tibétain traditionnel, et un héros de la conscience pour certains Occidentaux.

Dans la vidéo, Kalu est assis, vêtu d'une parka à capuche, et il dit à la caméra qu'au début de son adolescence il a été « abusé sexuellement par des moines plus âgés », et que quand il avait 18 ans son tuteur au monastère l'a menacé avec un couteau. « Et c'est une question d'argent, de pouvoir, de contrôle... et ensuite je suis devenu toxico à cause de tous ces malentendus, et je suis devenu fou ». Vers la fin de la vidéo, il dit dans un murmure qui paraît presque suicidaire : « En tous cas, je vous aime. Prenez soin de vous, je suis heureux de la vie que je mène ».

Pour ceux qui ne connaissent que l'imagerie hollywoodienne de Little Buddha et de Kundun, et le sourire béat de sa Sainteté le Dalai Lama, il est presque incompréhensible que le Bouddhisme tibétain ait ses propres problèmes, dans le

---

<sup>8</sup> Sorti en français sous le titre de « Very Bad Trip »

style de ceux de l'Église Catholique. Mais Kalu dit que dans les premières années de son adolescence, il a été abusé sexuellement par une bande de moines plus âgés qui se rendaient dans sa chambre chaque semaine. Quand j'aborde la notion d'« attouchements », il éclate d'un rire tendu. C'était du sexe hard-core, dit-il, avec pénétration. « La plupart du temps ils venaient seuls », dit-il. « Ils frappaient violemment à la porte et je devais ouvrir. Je savais ce qui allait se passer, et après on finit par s'habituer ». C'est seulement après son retour au monastère après la retraite de trois ans, qu'il a réalisé à quel point cette pratique était incorrect. Il dit qu'à ce moment là le cycle avait recommencé sur une plus jeune génération de victimes. Les allégations de Kalu concernant les abus sexuels ressemblent à celles de Lodoe Senge, un tulku de 23 ans, ex-moine, qui vit dans le Queens à New York. « Quand j'ai vu la vidéo », dit-il en parlant de la confession de Kalu, « je me suis dit « merde, ce mec a les couilles d'en parler alors que moi je n'ai même pas eu le courage de le dire à mon amie ». Senge dit qu'il a été abusé quand il avait 5 ans par son propre tuteur, un homme proche de la trentaine, dans un monastère en Inde.

L'altercation entre Kalu et son tuteur monastique n'avait rien d'habituel. D'après Kalu, après son retour de retraite, lui et son tuteur se disputaient au sujet de sa décision de remplacer ledit tuteur. Le moine plus âgé partit en colère, et revint avec un grand couteau. Kalu se barricada dans la chambre de son nouveau tuteur, mais il dit que le moine furieux défonça la porte en criant « j'en ai rien à foutre de toi, de ta réincarnation. Je peux te tuer tout de suite et nous pouvons reconnaître un autre garçon, un autre Kalu Rinpoché ! ». Kalu se réfugia dans la salle de bain, mais le tuteur défonça aussi la porte. Kalu se souvient, « Vous vous dites, « Ok, c'est la fin, ça y est ». Heureusement, d'autres moines avaient entendu le vacarme et se sont précipités pour maîtriser le tuteur. Après l'attaque, Kalu dit que sa mère et plusieurs de ses sœurs (le père de Kalu est mort quand il était enfant) prirent le parti du tuteur. Il en fut si désespéré qu'il se sauva du monastère et s'embarqua dans une beuverie de six mois à Bangkok, consommant drogue et alcool, dans une version tibétaine plus extrême d'un rumspringa amish<sup>9</sup>. Par la suite, un maître plus âgé persuada Kalu de continuer à être un lama en dehors du monastère et sans l'habit de moine, ce qui est un arrangement assez courant. Kalu ne dit jamais à son maître quelles avaient été les raisons de sa fuite, un niveau de décorum qui peut sembler bizarre selon les critères occidentaux –mais Kalu dit qu'une forme d'omerta sévit dans le Bouddhisme tibétain.

Les médias occidentaux bouddhistes ont à peine évoqué l'histoire de Kalu, ce qui peut constituer une autre forme de décorum : ils ne veulent pas démoraliser les américains convertis au Bouddhisme ou faire des vagues parmi les bouddhistes tibétains influents. Mais certains jeunes bouddhistes occidentaux, comme Ashoka et son demi-frère Gesar Mukpo, qui a réalisé le documentaire Tulku en 2009, disent trouver l'honnêteté brute de Kalu inspirante. Ruben Derksen, tulku hollandais de 26 ans qui apparaît dans le film de Gesar, dit qu'il est grand temps de « lever le voile et de démystifier les institutions du Bouddhisme tibétain ». Derksen, qui a passé trois ans dans un monastère en Inde quand il était enfant, souhaite attirer l'attention sur les violences physiques qui sont une pratique régulière là-bas. « J'ai rencontré Richard Gere et Steven Seagal, et ils n'ont rien vu de tout ça », dit-il. « Quand des célébrités ou des étrangers sont par là, on ne bat pas les enfants ».

Les révélations de Kalu ont doucement secoué l'institution bouddhiste tibétaine, et même certaines de ses figures les plus distinguées ont été prises de cours. Robert

---

<sup>9</sup> Rite de passage de la communauté Amish, au cours duquel les adolescents sont temporairement libérés de leur église et de ses règles afin de découvrir le monde moderne (source : Wikipédia)

Thurman, professeur à l'Université de Columbia et confident américain du Dalai Lama (et oui, c'est le père d'Uma), dit de la vidéo de Kalu, « j'ai pensé que c'était une des choses les plus réelles que j'ai vues ». Au sujet de l'incident du couteau, que certains pourront trouver difficile à croire, Thurman a écrit dans un mail ultérieur, « malheureusement, tout ça me paraît très crédible... ça dégage juste une odeur nauséabonde ». Dzongsar Khyentsé Rinpoché, le lama réalisateur de La Coupe, un film assez peu sentimental sur des enfants tibétains qui apprennent à être moines, est aussi concerné par les abus sexuels dans les monastères. « Je pense que cela mériterait d'être examiné », dit-il. « Il est très important que les gens n'oublient pas : le Bouddhisme et les Bouddhistes sont deux entités différentes. Le Bouddhisme est parfait ». Il laisse entendre que les Bouddhistes ne le sont pas.

En Kalu il y a un réformateur qui se bat pour se sortir de son statut de victime qui s'apitoie sur son sort. Il projette d'ouvrir sa propre école au Bhoutan et d'interdire à ses monastères d'accepter des enfants. Il peste contre le coût humain du système monastique, qui consomme des milliers d'enfants, simples moines et tulkus vénérés, sans leur fournir d'éducation pratique ou de solution de repli, tout ça pour produire une poignée de maître spirituels commercialement brillants. « Le système des tulkus c'est comme des robots », dit-il. « Vous construisez 100 robots, et peut-être que 20 % réussiront alors que 80 % seront mis au rebut. »

## Gomo et Osel : les compagnons qui se sont retrouvés

L'après-midi, sous le soleil toscan de Pomaia, Gomo est assis à côté du gigantesque moulin à prière en cuivre de l'institut en compagnie de Osel Hita. Meilleurs amis depuis les années passées ensemble au monastère de Sere Je, tous deux évoquent le passé. Osel, un espagnol de 27 ans, était un enfant lama prodige et fit l'objet d'une biographie quand il avait 3 ans. Il a fait scandale il y a dix ans quand il a disparu du monastère sans prévenir pour retourner en Europe pour se trouver. « Je ne pensais pas mériter tant de respect, tant de projections », dit-il. Philosophe freelance dépenaillé et chercheur laïque, Osel a assisté à Burning Man<sup>10</sup> et habite avec sa copine sur l'île espagnole et fêtarde d'Ibiza, où il espère devenir cinéaste. Libéré de ses vœux monastiques, il s'est réconcilié depuis avec la tradition bouddhiste et s'implique maintenant dans les affaires de l'organisation parentale internationale de l'Institut.

Lui et Gomo sont tous les deux des tulkus qui ont du quitter le système bouddhiste tibétain pour se réconcilier avec lui. On pourrait presque dire la même chose de Kalu, qui s'est chargé de la tâche ingrate de sortir les monastères tibétain du moyen âge. Quand on entend Gomo et Osel parler, on peut facilement considérer les deux lamas déchus comme des apostats. Mais aussi comme des signes avant-coureurs d'un nouveau type de Bouddhisme accessible et adapté aux jeunes, qui doit autant aux mœurs sociales occidentales qu'aux formes tibétaines traditionnelles.

Abordant le sujet de la carrière hip hop de Gomo, qui est en plein essor, je remarque que l'un des morceaux de son single, « Don't You Know », diffuse très clairement un message bouddhiste : « Maintenant je laisse la vie suivre son cours/ Je suis juste le caddie. » Avec des paroles qui ressemblent beaucoup à celles de l'enseignant bouddhiste qu'il jure de ne jamais devenir –du moins pas officiellement- Gomo

---

<sup>10</sup> Grande rencontre artistique qui se tient chaque année dans le désert de Black Rock au Nevada (USA). Reprenant l'esprit des mouvements alternatifs elle accueille des milliers d'artistes venus du monde entier.

répond : « C'est ça. Je suis le Dharma<sup>11</sup>. Je ne sais pas si vous en avez conscience, mais vous aussi vous pouvez l'être. Cela tient à la qualité de ce que vous êtes : logique, plein de compassion, calme, détendu. Tout le monde peut le faire –pas seulement les Bouddhistes. »

Traduction imparfaite de Valérie Bouillon  
Toutes les notes sont de la traductrice

---

<sup>11</sup> Terme qui désigne l'enseignement bouddhiste, mais surtout un état d'esprit.